

XYZ. La revue de la nouvelle

Le faubourg

Maxime Raymond Bock



Number 141, Spring 2020

Montréal : mémoires et fantômes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92768ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bock, M. R. (2020). Le faubourg. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (141), 27–31.

Le faubourg

Maxime Raymond Bock

LA TRAVERSE Dorchester sous le pont Jacques-Cartier, là où progresse la désolation dans un nuage pulvérulent, maisons abandonnées aux portes dégondées, rideaux pendus aux fenêtres, les rares âmes qui vivent fouillent les détritiques, sortent d'un commerce défigurés avec les dernières conserves bosselées laissées derrière par l'épicier. Deux hommes transportent un fauteuil, croisent un vieil homme penché tirant dans un chariot de fortune une table d'appoint rescapée, pattes en l'air. Des débris de balcons jonchent les rues, boiserie entassées, meubles abandonnés, trop gros pour les logements plus exigus que les évincés ont dû intégrer malgré eux. Certains bâtiments ont déjà été mis à terre, ici on voit tout des duplex voisins, les planchers et murs tranchés longitudinalement révèlent combien on vivait ici dans d'étroites cellules, intérieurs dépouillés, traces de cadres et de meubles imprimées sur les papiers peints par le poussier des poêles à bois, justement dans une cuisine une truie en fonte est encore branchée dans le plafond, des tuyaux jaillissent tordus des pans de murs et des câbles électriques pendouillent, des trouées dans les murs stratifiés de lamelles de bois crachent des grumeaux de plâtre. Ici cette famille avait le privilège d'une cuvette de toilette mais n'a pas osé l'emporter, la salle de bains se montre sans pudeur, baignoire encrassée d'indescriptibles saloperies, lavabo, pharmacie, miroir intacts. Dans la pièce voisine, un homme juché sur un tas de détritiques tente de dévisser le luminaire du plafond, des fleurs roses, cloches de muguet sur leurs tiges d'acier; là, dans l'espace ouvert entre deux adresses, on voit en arrière-cour, chez une résistante, une brassée de blanc encore accrochée à la corde du deuxième, on ne sait comment la dame peut toujours y monter, car l'escalier de bois est au sol en morceaux, sa porte en apesanteur, peut-être ne sort-elle tout simplement plus, et sur le mur de brique voisin, l'impression fantôme du bâtiment 27

disparu, une trace goudronnée délimite une brique terre de Sienne plus vive et protégée des intempéries, une ancienne inscription publicitaire révélée, les savons Barsalou ne tromperont jamais une vraie ménagère. Le ciel perce les toitures, grondement des bulldozers qui empilent les décombres, des pépines qui les chargent à pleine pelle dans des camions ronflants à destination du dépotoir. Un peu plus loin, la boule de démolition se balance au bout de son fil d'acier et, comme la grue pivote sur son axe, elle gagne en inertie et percute en plein élan, arrache sans difficulté un balcon qui explose en copeaux, feuilles d'acanthé, balustrades, solives pleuvent dans la rue, des briques s'envolent, un mur change de plan au ralenti, d'un seul tenant, de la verticale à l'horizontale, avant de se désintégrer au sol, et la boule péremptoire s'acharne sur les structures récalcitrantes, sur un morceau de fondation effronté, une corniche qui n'abandonnera pas.

Sur De La Gauchetière, rien n'existe plus que cette mesure exiguë, seul bâtiment intact de tout le pâté de maisons où la machinerie s'active pour le grand nettoyage. L'étroit deux-planchers est encore comprimé entre les restes des hauts triplex qui le flanquent, hérissés d'esquilles de charpente et de pans de murs mitoyens à moitié abattus. On n'a pu aller plus loin sans risquer d'écrabouiller la petite maison devant laquelle patiente une grue, sa boule immobile au bout du fil d'acier. Son pilote est debout à côté, un pied sur la chenille, à se rouler une cigarette. Une brève accalmie, quand un camion éteint son moteur, fait entendre des cris et un vacarme de vaisselle brisée provenant du deuxième étage. Puis le pied d'une lampe torchère émerge par la fenêtre sans carreaux. La torchère y avance par à-coups, puis bascule sur le trottoir. Morissette sort le visage par la fenêtre.

— Va falloir me passer su'l corps, mes tabarnaks ! Oueur maille dède bodé!

Et il disparaît dans la pièce. Un hurlement. Puis un transistor traverse la fenêtre et atterrit près de la torchère. Morel s'avance vers le pilote de la grue.

28 — Ça fait-tu longtemps qu'y est là ?

— Paraît qu’y est jamais sorti depuis le début des travaux. Tu le connais-tu ?

— Ça se pourrait.

— Ouin, ben faut qu’on mette ça à terre pour six heures. Si y sort pas de d’là d’ici quinze minutes, on appelle les bœufs.

Il regarde sa montre. Remonte son casque sur son front.

— Dix minutes.

Morel s’engage dans l’escalier intérieur qui mène au deuxième étage. Dans la cage d’escalier, la tapisserie est en lambeaux, le mur de lambris défoncé de part en part, et par cette ouverture, là où il y avait le salon des voisins, on voit plutôt les restes du triplex effondré, et au-delà, par une trouée, le champ dégagé jusqu’aux usines près du fleuve. En haut, c’est un capharnaüm, le mobilier est renversé, tous les garde-robes vidés au sol, il enjambe des bibelots en morceaux. Dans la cuisine, c’est le plein jour, le mur arrière de la maison est effondré. Morisette poursuit son boucan en avant. Le chambranle de la porte de la chambre est obstrué par une base de lit de camp, des ressorts tendus sur une petite armature de métal, remontée de biais par-dessus une commode et un fauteuil.

Il a tout ce qu’il faut pour tenir le fort aussi longtemps qu’il le faudra. Des boîtes de biscuits. Des conserves de sardines. Trois caisses de vingt-quatre. Affairé à vider les tiroirs de la commode et à lancer ce qu’ils contenaient par la fenêtre, il ne remarque toujours pas la présence de Morel, et semble avoir oublié qu’on peut accéder à la chambre par un trou dans le mur, à quelques pieds du chambranle encombré. Une masse traîne dans les gravats sur le plancher devant le trou. Morel se penche pour regarder par l’ouverture. Morisette s’est arrêté, à court de projectiles, et observe par la fenêtre, caché derrière le rideau, essoufflé. Il se débouche une bière.

— Morisette ?

Il se retourne et lance la bouteille dans sa direction, un geyser de mousse explose sur le mur. Mais quand il reconnaît son vieil ami, il sourit, pige deux nouvelles bouteilles 29

dans la caisse et en tend une vers Morel, qui se contorsionne pour traverser l'orifice dans le mur et s'avance dans la pièce. Morisette reprend son observation derrière le rideau.

— Y était temps que t'arrives. J'avais besoin de renfort icitte.

— Pourquoi que tu barricades la porte si t'as défoncé le mur de même ?

— Pour m'enfuir plus facilement quand qu'y vont rentrer. Regarde, dit-il en indiquant la fenêtre du menton. Il tire délicatement le rideau avec un doigt. Sont en train de se préparer. Y vont charger dans pas long, chu sûr.

— Ouin, ben va falloir que tu sortes d'icitte, justement.

— T'es-tu malade. Astheure que t'es là, on peut se défendre plus longtemps.

Morel regarde par la fenêtre. Devant les curieux qui attendent le dénouement de l'intrigue, les ouvriers discutent toujours en fumant, désignent les ruines que les bulldozers rapaillent hors de son champ de vision. Les bruits de leurs moteurs leur parviennent de l'arrière de la maison, par la cuisine sans murs.

— Ça fait un boutte que je les vois s'approcher. Mais là y me bombardent depuis une semaine, les hosties, toute *shake*, ç'a pas d'allure. Quand ça pète autour, tu penses que tu vas sauter, toé avec. Mais chu toffe en crise, moé, tu vas voir ça. Pis avec toé, ça va ben aller, dit-il en serrant Morel par les épaules. Son haleine de fond de tonne est répugnante, et il émane de sa vareuse kaki ouverte sur une camisole maculée un miasme de sueur rance maintes fois séchée puis ravivée par son agitation.

— Morisette. Faut que tu partes. Est où, ta mère ? Tes frères, tes sœurs ? Va donc les rejoindre.

— Voyons, crise. Ma mère, ça fait un boutte qu'est à l'hospice, tu te souviens pas ? Mes frères pis mes sœurs, c'est des lâches, tu sais ben. Sont toutes partis déjà. Y a juste Gilbert qu'était assez courageux. Mais y est resté en Corée. Au moins y nous ont renvoyé ses affaires, dit-il en ouvrant les pans de sa vareuse militaire. Mais là chu pus tout seul

— Morissette... Faut qu'on s'en aille d'icitte. Tu comprends-tu ?

Devant la maison, les ouvriers, les badauds continuent de discuter calmement. Mais au loin la sirène d'une voiture de police commence de se faire entendre, une autre s'y superpose, contrepoint ondulant des menaces intercalées, amplifiées de seconde en seconde, l'alerte à l'assaut final, et alors Morissette tourne la tête vers Morel :

— T'es t'avec eux autres, mon tabarnak !

Ni Morel ni Morissette ne savent se battre, leur lutte est saugrenue. Dans la confusion, Morel ne comprend pas comment il parvient à lui décocher cet intuitif crochet au menton, transfert de poids et déhanché comme s'il s'y était entraîné de tout temps, comme si le savoir immémorial du foudroiement de ceux qu'on croyait alliés, parce que sculptés dans la même substantifique bouette, se passait, ici, en bas de la track, d'une génération à l'autre, et Morissette de s'abattre raide comme une barre dans le bordel, les yeux révulsés.